

## XYZ. La revue de la nouvelle

### Dénouement

Jean-Paul Beaumier



Number 126, Summer 2016

Nouvelle d'une plage : à l'écart du tourisme de masse

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/81881ac>

[See table of contents](#)

---

#### Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

#### ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

---

#### Cite this article

Beaumier, J.-P. (2016). Dénouement. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (126), 47–53.

# Dénouement

Jean-Paul Beaumier

Dans ses longues heures de méditations brumeuses, il développait une philosophie qui aurait pu être celle de cet homme effacé.

MICHEL TOURNIER, *Vendredi ou  
Les limbes du Pacifique*

« PENSE à te remettre de la crème solaire », lui dit Mireille sans quitter sa page des yeux.

L'enquête en cours devait connaître un nouveau développement. Il serait même prêt à parier que la pluie a repris sur le littoral du Dorset, que l'enquêteur s'apprête à relever le col de son imper, peut-être même a-t-il échappé quelques gros mots en scrutant le ciel d'un œil mauvais. Sale temps pour prendre la mer. Ou quelque autre formule du genre. Ce n'est certes pas le moment de lui faire échapper un indice important.

« Je ne serai pas parti longtemps », lui dit-il en laissant retomber le tube de crème solaire sur la serviette à ses pieds.

Elle relève ses lunettes de soleil et lui sourit avant de porter deux doigts à ses lèvres et d'esquisser un baiser. « Couvre-toi les épaules, le soleil est encore traître à cette heure-ci. »

S'il n'y avait que le soleil, pense-t-il en s'éloignant.



Lire au soleil finit toujours par l'abrutir et les polars n'y changent rien. Il a l'impression de perdre son temps et ce sentiment lui est insupportable. Surtout en vacances. Trois misérables petites semaines par année, s'il fallait en plus qu'il les gâche sur la côte américaine en se déportant sur le littoral anglais. Il en sera de nouveau quitte pour une humeur maussade en fin d'après-midi, et un double martini, bien sec.

Les enquêtes qui piétinent l'ennuient, les situations habilement ficelées et les indices qu'on répand tout au long

du récit comme autant de cailloux rejetés par la mer sur une plage le font tout au plus sourire. Par-dessus tout, les caricatures d'enquêteurs l'agacent. Invariablement, lorsque Mireille prépare les apéros et s'enquiert de la progression de l'enquête, dont elle connaît déjà l'issue puisqu'elle a lu le roman avant lui, il se met à bougonner jusqu'au moment où elle lui tend un martini en laissant tomber, visiblement vexée : « Tu n'es pas obligé de le terminer, tu sais. » Et il se fait chaque fois un devoir de lui répondre la même chose (n'est-ce pas là le signe d'un enquêteur digne de ce nom ?) : « Pourquoi je ne le terminerais pas ? J'adore le martini. » Elle haussera les épaules en lui faisant la grimace. Un rituel en appelle un autre.

Elle a bien essayé de lui faire partager sa passion saisonnière pour les plages ensablées et les polars, mais rien n'y fait. Ni Andrea Camilleri, ni Donna Leon, ni Toni Sepeda, ni aucun des autres auteurs britanniques ou scandinaves n'ont trouvé grâce à ses yeux. Cette fois-ci, elle avait opté pour quelque chose de plus sombre, quelque chose qui correspond davantage à son tempérament, à son humeur. L'employé de la librairie où elle achète pratiquement tous ses livres lui a suggéré le dernier roman de Ian Rankin, *Debout dans la tombe d'un autre*. « Une histoire de filles disparues dans la campagne écossaise, ça devrait t'intéresser, lui a-t-elle dit en le lui offrant avant leur départ. Il y a sûrement des embruns de scotch d'un couvert à l'autre. *The Angels' Share*... bien tourbé, comme tu les aimes. »

Il a souri, répétant à voix haute le titre d'un air qu'il s'efforçait de paraître intéressé, *Debout devant la tombe d'un autre*.

« Pas devant, dans, *Debout dans la tombe d'un autre* », répète-t-elle en soupirant. « Ça devrait te changer de Houellebecq », s'empresse-t-elle d'ajouter avant qu'il n'ait le temps de laisser tomber quelque remerciement de son cru.

Houellebecq, où est-elle allée chercher cela ? Il n'a jamais lu Houellebecq. Les auteurs dont tout le monde parle ne l'attirent pas spécialement. Il préfère attendre qu'ils tombent

dans l'oubli. Tôt ou tard tous y passent. Pourquoi s'évertue-t-elle à vouloir lui faire partager sa passion des polars ? En fait, ce ne sont pas tant les polars qui sont ici en cause, mais le simple fait de pouvoir, de temps à autre, en vacances par exemple, se libérer l'esprit. Elle croit fermement que cela lui ferait du bien. Ça le décrisperait, lui a-t-elle même déjà dit. Le choix du verbe avait produit l'effet escompté : elle avait eu gain de cause, il n'avait rien trouvé à répondre. Un léger obscurcissement avait toutefois teinté son regard lorsqu'il avait lu le titre sur la couverture, ou plutôt sur la jaquette illustrée et miroitante du livre qu'elle lui tendait. Pourquoi pas un Bob Morane ? avait-il pensé.

Ça va au delà de sa patience, bien que *patience* ne soit pas le mot juste ici. Mais c'est la seule excuse qu'il soit arrivé à formuler pour lui expliquer son désintérêt pour ce type de littérature. Ce n'est pas tant qu'il déprécie le genre, mais les enquêtes qui traînent finissent toujours par l'ennuyer et il se met alors à sauter des passages, puis des pages entières, abandonnant des indices en chemin pour arriver plus rapidement au dénouement. Elle s'est esclaffée au moment où il a laissé tomber son livre dans le sable à ses côtés.

« Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a de drôle ? Qu'est-ce que j'ai dit ? »

Elle est toujours aussi belle sous un parasol, en maillot, avec ses lunettes de soleil, son excédent de crème solaire sur le bout du nez et son panama la protégeant du soleil. On ne lui donnerait pas son âge. Bientôt cinquante-cinq ans, quelques rondeurs qu'il aime bien palper, lui dit-il quand elle se regarde devant une glace et qu'il devine ses pensées en se rapprochant. Il lui arrive de les imaginer dans quelques années : délaisseront-ils les côtes de la Nouvelle-Angleterre pour le littoral floridien ? leurs chaises de plage pour des Adirondacks en cèdre rouge ?

« Tu as encore sauté au dénuement ! »

Il mélange toujours les deux mots, *dénouement* et *dénue-ment*. Allez savoir pourquoi. Plus jeune, il inversait *savon* et *fromage*. Dyslexie ponctuelle, à moins qu'il ne s'agisse d'un 49

autre trouble auquel il ne s'est jamais vraiment intéressé. La vie est déjà suffisamment compliquée ainsi. Tant qu'il la fera rire, enfin sourire, c'est toujours cela de pris.

Il préfère le plus souvent marcher seul lorsqu'il est en panne d'écriture. Elle le sait. Ça lui évite de devoir parler, de tenter d'expliquer ce qu'il n'arrive justement pas à comprendre, donc à expliquer. Il s'efforce de ne penser à rien et, qui sait, le dénouement de l'histoire à laquelle il travaille se jettera peut-être à ses pieds comme les vagues qu'il s'amuse d'abord à éviter avant de les devancer. S'intéresserait-elle davantage à ce qu'il écrit si... ? Il chasse aussitôt cette pensée. Il n'a jamais cherché à divertir, enfin pas de cette façon.

Terminer un roman. L'expression ne signifie pas la même chose selon qu'on est enfoncé dans un transat, les genoux repliés et les bras tendus, ou en train d'éviter les vagues en pensant à celui laissé en plan. Il n'est jamais tout à fait sûr qu'il a bel et bien mené à terme son projet. Jamais il ne pourrait, par exemple, clore un récit par le mot *FIN*. Ça lui paraîtrait tout aussi étrange qu'incongru. Et il ne pourrait expliquer pourquoi, pense-t-il en regardant deux enfants jouer dans l'eau. Que liront-ils une fois adultes ? Liront-ils seulement ?

Marcher ainsi sans but précis lui procure ce sentiment de quiétude que Mireille trouve dans les polars. À une époque pas si lointaine, qui sait s'il n'aurait pas croisé Marguerite Yourcenar, la tête voilée et portant des lunettes noires pour échapper aux regards indiscrets ? Aurait-il eu le courage de la saluer ?

Il s'est rapproché d'une jeune femme qui, comme lui, arpente la plage sans se presser. Un golden retriever l'accompagne. Il veille à maintenir une distance entre eux pour ne pas l'effrayer. De temps à autre le chien se retourne, langue pendante, sans s'arrêter. Il ralentit son pas. Peut-être devrait-il la devancer, et puis non, elle doit se sentir en confiance avec son chien. Le leur s'est fait frapper, un moment d'inattention, il était sorti le promener en espérant dénouer l'impasse d'un

Elle pourrait être un personnage de l'une de ses nouvelles. Mentalement, il prend des notes. Une certaine nonchalance se dégage de sa démarche. Elle zigzague le long de la plage, s'arrêtant ici pour regarder au large, là pour ramasser un coquillage avant de se relever, sans se soucier d'être suivie, observée. Elle n'a aucune raison de se méfier. Après tout, il n'est qu'un narrateur omniscient, rien d'autre. Il ne lui veut aucun mal ; il ne lui arrivera aucun malheur. Il devrait peut-être la rassurer. Elle ressemble à Mireille, plus jeune. Sa nouvelle pourrait évoluer sur deux échelles temporelles distinctes, celle qu'il partage avec Mireille en ce moment et cette autre dans laquelle il ferait évoluer la jeune femme, lui inventant une vie, des joies et des peines. Rendre, dans les deux cas, le plus justement possible le lent glissement des jours. L'illusion du bonheur. Cette thématique l'habite depuis quelque temps. Il appréhende la soixantaine. Mireille parle de réduire son temps de travail, ils pourraient voyager davantage, revenir ici plus souvent, pourquoi pas l'automne ? La mer doit être belle à l'automne, les plages totalement désertes. Il craint parfois que leur vie finisse par se résumer à quelques clichés pris lors de vacances en Floride. Un sentiment de vertige s'empare de lui. Il oublie toujours de prendre de l'eau avec lui.

De temps à autre, la jeune femme oblique vers la mer, laisse les vagues glisser sur le dessus de ses pieds, fouetter ses mollets. Elle lance une balle dans l'eau que lui rapporte aussitôt le chien, infatigable, qui ne la quitte pas des yeux. Elle la relance, remonte alors le paréo qui ceinture ses hanches afin d'éviter qu'il ne soit mouillé. Mireille en fait tout autant lorsqu'elle se trempe les orteils dans l'eau glaciale. Elle longe ainsi la ligne de démarcation de l'eau qui s'avance pour aussitôt se retirer, découvrant un coquillage, un caillou qui reluit ou quelque autre objet qui attire son attention. Elle se penche et ramasse l'objet sous le regard intrigué, envieux de son chien. Elle prend le temps de le désensabler, de le nettoyer, de le regarder sous tous les angles avant de décider de le garder dans sa main ou de le laisser retomber. Il ne fait pas autrement avec les mots, pense-t-il en souriant.

Il s'est rapproché plus qu'il ne l'aurait souhaité. La jeune femme s'est arrêtée sans qu'il s'en soit rendu compte, plongé qu'il était dans ses pensées. Elle s'est agenouillée, immobile, elle fixe le sol. Il craint que sa présence ne l'intimide cette fois, mais elle ne lui prête pas la moindre attention. Toute menace est écartée. Il attend que la jeune femme et son chien s'éloignent avant de se remettre en marche.

Le soleil est encore haut dans le ciel. Ses épaules chauffent, il n'a pas été suffisamment prudent, Mireille ne manquera pas de le lui rappeler. Il dénoue son tee-shirt enroulé autour de sa taille et le passe par-dessus sa tête. Au loin, un paquebot glisse sur la ligne d'horizon. La présence d'un chien lui manque. Mireille était inconsolable ce jour-là et il ne s'est jamais résigné à terminer le texte auquel il travaillait.

À son tour, il s'arrête à l'endroit où, quelques instants plus tôt, la jeune femme s'est agenouillée dans le sable tandis que le chien courait sur la plage. Il a cru un moment qu'elle priait, qu'elle se recueillait. Une inscription est tracée dans le sable, entourée de coquillages : MH370. En dessous, un chiffre : 239, suivi d'autres chiffres eux aussi dessinés dans le sable : 2014-03-08. Des chiffres destinés à disparaître avec la marée montante. Il lit la séquence numérique à voix haute et la replace dans l'ordre : *huit mars deux mille quatorze*. Un avion trace une ligne dans le ciel. Tout s'éclaire soudainement dans son esprit : la disparition du vol de la Malaysia Airlines survenue le 8 mars 2014. Pendant des semaines, il n'a cessé de s'imaginer à bord de cet avion à jamais perdu, attaché à son fauteuil, les yeux grands ouverts sur l'immensité des fonds marins. Plus d'une fois, il s'est réveillé en sursaut au cours des semaines qui ont suivi. Les recherches ont cessé le 29 janvier 2015. Jamais on ne saura ce qu'il est advenu de cet appareil, de ses passagers. Deux cent trente-neuf vies interrompues brusquement, brutalement.

Est-ce la jeune femme qui a tracé ces lettres, ces chiffres, ce message ? À l'intention de qui ? A-t-elle perdu un être cher à bord de ce vol ? Il la regarde s'éloigner, le chien à ses côtés.

52 Bientôt la marée effacera toutes les traces, autant celles de

leurs pas que celles du message esquissé dans le sable. En sera-t-il ainsi de sa vie ? Des livres qu'il cherche à terminer ? Il pense à Mireille qui l'attend sous son parasol, qui peut-être déjà s'inquiète. Elle a sans doute terminé son roman à l'heure qu'il est. Il se relève et se remet en marche. Au loin, la jeune femme disparaît peu à peu avec son chien. Et s'ils avaient un autre chien ?